

tière à la cour de l'empereur ; tout se rapporte à une volonté unique ; les délibérations sont secrètes ; toutes les passions , tous les intérêts prennent le masque qui peut plaire au maître. Il faut avant tout à l'historien une grande pénétration et une profonde connaissance du cœur humain. « Dans cette histoire tout intérieure, ajoute M. Nisard, les portraits doivent tenir une grande place. Tacite en a fait plus à lui seul que tous ses devanciers , et de plus vrais. »

« Depuis la renaissance des lettres, dit Burnouf, le mérite de Tacite a été le sujet de vives controverses. Des puristes de latinité critiquent sa diction et relèguent parmi les auteurs du second ordre celui que Bossuet appelle le plus grave des historiens et Racine le plus grand peintre de l'antiquité. Sa latinité sans doute n'est pas celle de Cicéron : en un siècle et demi, la langue avait subi des changements ; de nouvelles expressions avaient été introduites, d'anciennes renouvelées ; des hellénismes qui, au temps d'Horace et de Virgile, n'étaient admis que dans les vers, s'étaient peu à peu naturalisés et avaient cours même dans la prose. Ces détails, en quelque sorte matériels, peuvent être un objet d'étude pour le philologue qui s'occupe de l'histoire du langage. Mais ce que tout lecteur doit admirer dans Tacite, c'est ce style tantôt vif et rapide, tantôt calme et majestueux, souvent sublime, toujours simple dans sa grandeur, et toujours original et vrai, parce qu'il part d'une âme fortement convaincue et d'un esprit qui pense d'après lui-même ; c'est cette précision qui consiste à dire ce qu'il faut, rien de plus, rien de moins, et qui n'exclut ni la pompe des expressions, ni l'éclat des images, ni l'harmonie des périodes. La concision même qu'on reproche quelquefois à Tacite, et qui, avare de paroles, enferme dans ses coupes heurtées et ses oppositions inattendues plus de sens que de mots, n'est ordinairement qu'une heureuse hardiesse, un secret du génie, qui conçoit fortement sa pensée et la dessine à grands traits. Voilà ce qui caractérise la diction de Tacite ; voilà pourquoi on ne peut la comparer avec celle d'aucun écrivain, pas même de Salluste, qui, avec autant de nerf et de justesse, a peut-être moins d'âme et de véritable chaleur.

« Est-ce à dire qu'on ne trouve point dans Tacite quelques constructions hasardées, quelques recherches d'élocution, quelques phrases, bien rares cependant, où l'antithèse est dans les mots plutôt que dans la pensée, quelques formules qui lui soient particulières et qui reviennent de temps à autre ; enfin de longues périodes qui manquent d'unité, parce que les membres qui les composent ne concourent point au développement d'une idée principale ? Nous ne prétendons pas dissimuler ces légers défauts, mais nous ne pouvons nous empêcher de relever un mérite que l'on n'a peut-être pas assez loué dans Ta-

cite : c'est cette variété de ton et de couleur, toujours appropriée à la nature des objets. Ainsi, quand il peint ou le champ de bataille de Varus, ou la flotte de Germanicus battue par les tempêtes de l'Océan, ou Cécina dégageant ses légions des marais de la Frise avec des travaux inouïs, l'horizon brumeux et le ciel écrasé de la Germanie communiquent au style de l'historien leurs teintes sombres et mélancoliques, tandis que le soleil de l'Orient semble réfléchir sa lumière sur les pages où l'auteur raconte les merveilles de l'Égypte et les fables de la Grèce. L'écrivain qui pénétra le plus avant dans les replis du cœur humain est peut-être encore celui qui a trouvé, pour peindre le monde physique, les couleurs les plus riches et les plus habilement nuancées. »

V.

VIRGILE.

Vie de Virgile.

Virgile (Publius Virgilius Maro) naquit à Andes, village voisin de Mantoue, le 15 octobre de l'an 684 de Rome (69 avant notre ère) ; son père était potier. Ses premières années se passèrent à Crémone et à Milan, d'où il se rendit ensuite à Naples pour étudier la littérature, la philosophie, les mathématiques et la médecine. Après la bataille de Philippes, quand Octave distribua aux vétérans de César les terres de Crémone et de Mantoue, Virgile, dépouillé de son patrimoine, vint à Rome demander l'appui du poète Varius, qui le présenta à Mécène ; et Mécène lui fit rendre ses biens par Octave. La première élogue est un remerciement adressé par Virgile à son bienfaiteur. Assuré de vivre à l'abri du besoin, Virgile se livra dès lors tout entier à la poésie ; tout en continuant ses compositions bucoliques, il préparait, sur l'invitation de Mécène, ce magnifique poème en l'honneur de l'agriculture, qui devait le placer au rang des premiers génies de la Grèce et de Rome. Aux *Géorgiques* succéda l'*Énéide*, à laquelle Virgile travailla pendant de longues années, sans y mettre cependant la dernière main. Il voulait visiter la Grèce et l'Asie Mineure avant de terminer son poème ; mais les fatigues de la navigation ruinèrent sa santé déjà fort délicate, et il mourut en débarquant en Italie, à Brindes ou à Tarente, l'an de Rome 736, à l'âge de cinquante-deux ans. Il ordonnait dans son testament qu'on brûlât son *Énéide*, qu'il

croyait indigne de la postérité; Auguste refusa de détruire un poème qu'il regardait avec raison comme le plus beau monument de la littérature latine. Il chargea deux des amis de Virgile, Varius et Tucca, du soin de revoir et de publier l'*Énéide*; ceux-ci se bornèrent à en retrancher quelques vers, et ne voulurent ou n'osèrent pas compléter ceux que Virgile avait laissés inachevés.

Génie de Virgile.

Virgile eut le rare bonheur de paraître à une de ces époques où une langue, à peu près complètement formée, n'attend plus, pour être définitivement fixée, qu'un écrivain capable de conserver et d'achever par un dernier effort les conquêtes de ses devanciers; court moment de perfection que suit bientôt d'ordinaire une prompte décadence. Lucrèce et Catulle laissaient peu de chose à faire à leurs successeurs; Catulle surtout avait donné au vers héroïque une richesse et une harmonie qu'il semblait difficile de surpasser; mais l'art, déjà si grand chez Catulle, ne pouvait racheter la stérilité de l'imagination, ni faire disparaître entièrement la rudesse de l'ancienne langue, moins sensible cependant chez lui que chez Lucrèce. Le grand mérite de Virgile, celui qui lui assure la première place parmi les poètes latins, c'est d'avoir joint à la fécondité de l'imagination la pureté et la douceur de la forme; on retrouve à peine chez lui deux ou trois exemples de l'antique rudesse; il fixe la langue poétique de Rome, comme Racine devait fixer plus tard celle de la France. L'art s'allie dans ses vers à la simplicité, l'imagination à la raison, le pathétique à la grâce. Chacune de ses idées est revêtue de la forme la plus parfaite, et c'est par là surtout qu'on peut dire de Virgile qu'il est un génie créateur; car, si l'on excepte le quatrième livre de l'*Énéide*, qui lui appartient en propre, on est bien forcé de reconnaître qu'il a demandé aux poètes de la Grèce la plupart de ses inspirations. Un autre trait qui caractérise Virgile, et qui lui donne une physionomie presque moderne, c'est la sensibilité. « La sensibilité, dit M. Nisard, est un don commun à Tite Live et à Virgile. Ils se ressemblent tous deux par cette faculté supérieure et charmante, par laquelle le poète et l'historien s'aiment moins que les créations de leur esprit, et vivent, pour ainsi dire, de la vie qu'ils leur ont donnée. Virgile souffre pour Didon délaissée, et porte dans son sein les ennuis de la veuve d'Hector; il pleure la mort du jeune guerrier dont un javelot a percé la blanche poitrine. C'est trop peu : ce feu de tendresse se répand sur tout ce qu'il voit, sur tout ce qu'il décrit. Il s'intéresse à l'herbe naissante, qui ose se confier à l'air attiédi par le printemps; il est tour à

tour la génisse exhalant son âme innocente auprès de la crèche pleine, l'oiseau à qui les airs même sont funestes et qui meurt au sein de la nue, le taureau vaincu qui aiguise ses cornes contre les chênes pour de nouveaux combats... Plus je compare ces deux hommes, plus je les trouve frères : Virgile pourtant est le premier, parce que son cœur, le plus tendre de l'antiquité, a ressenti encore plus profondément le contre-coup des choses humaines. »

Ouvres de Virgile.

Des témoignages anciens ne permettent guère de douter que Virgile n'ait débuté dans la carrière poétique par un petit poème intitulé le Moucheron (*Culex*); mais les meilleurs critiques ne pensent pas que ce poème soit celui qui nous a été conservé sous ce titre. On a des doutes moins sérieux sur l'authenticité de trois autres petites pièces : l'Aigrette (*Ciris*), la Cabaretière (*Copa*), et le *Moretum*¹; quoi qu'il en soit, les seuls ouvrages qu'on puisse attribuer à Virgile d'une manière certaine sont les *Bucoliques*, les *Géorgiques*, et enfin l'*Énéide*.

Les *Bucoliques*.

Ce nom de *Bucoliques*, qui vient du grec βουκόλος, bouvier, désigne un recueil de poésies pastorales; chacune de ces poésies porte le nom d'églogue (ἐκλογία, pièce choisie), sans doute pour indiquer que le poète n'a publié qu'un choix de ses compositions, ne voulant pas offrir au public des essais qu'il ne jugeait pas dignes de voir le jour.

Dans ses *Bucoliques*, Virgile imite principalement le poète grec Théocrite, qui florissait en Sicile au III^e siècle avant notre ère; il lui emprunte non-seulement des images, des détails de style, mais des scènes entières. Seulement, Théocrite peignait de véritables bergers, avec toute leur rudesse naïve, tandis que Virgile ne copie pas la nature, mais s'exerce sur un genre de convention, et fait même entrer dans un cadre pastoral des sentiments et des allusions purement politiques. Cette absence de vérité est le défaut capital des *Bucoliques*, défaut qui se trouve largement compensé d'ailleurs par les perfectionnements du style. Les bergers de Virgile manquent de cette simplicité qu'il faut bien se garder de confondre avec la grossièreté; et si, comme le fait remarquer La Harpe, Virgile est plus varié que Théocrite, c'est qu'il s'éloigne un peu trop des scènes champêtres; la première et la quatrième églogue, par exemple, ne seront jamais des pastorales que de nom.

1. Mets composé d'herbes, d'ail pilé, de fromage et de vin.

Les églogues de Virgile sont au nombre de dix, parmi lesquelles on peut étudier plus particulièrement la première, où, dans un dialogue entre les bergers Mélibée et Tityre, Virgile, qui se met en scène sous le nom de Tityre, vante la grandeur et la générosité du prince qui vient de lui rendre ses biens; la troisième, où les bergers Daméas et Ménalque se disputent le prix du chant; la quatrième, où le poète célèbre la naissance future d'un enfant qui doit assurer le bonheur du monde¹; la cinquième, dont le sujet est la mort et l'apothéose de Daphnis, l'inventeur de la poésie bucolique; la sixième, où Silène, surpris et garrotté par deux faunes et une nymphe, obtient sa liberté en leur faisant entendre ses chants; enfin, la dixième, où Virgile raconte le désespoir et les plaintes du poète Gallus, son ami, abandonné par la volage Lycoris. Les églogues de Virgile ne sont pas rangées rigoureusement dans l'ordre chronologique, qui a du reste bien peu d'importance.

Virgile paraît avoir été le premier poète latin qui se soit exercé dans le genre bucolique; ce genre tenta peu les imitateurs. Cependant, sous le règne de Dioclétien, vers le commencement du IV^e siècle avant notre ère, Calpurnius de Sicile écrivit en latin des bucoliques, dont sept seulement, remarquables par une grande élégance, sont parvenues jusqu'à nous.

Les Géorgiques.

Virgile avait un peu plus de trente ans, lorsqu'il commença ses *Géorgiques*, ou poème sur l'agriculture (ἄγρ, ἔργον, travail de la terre); elles lui coûtèrent sept années. Il les entreprit, dit-on, à la prière de Mécène, et peut-être même sur les sollicitations d'Auguste. Non-seulement les guerres civiles et les proscriptions qui en étaient toujours la suite avaient nui à l'agriculture en dépeuplant l'Italie; mais l'appât que présentaient ces combats, qui faisaient passer aux vainqueurs tous les biens des vaincus, avait depuis longtemps séduit la jeunesse: on aimait mieux demander le bien-être aux hasards d'une courte lutte que de l'acheter au prix de rudes travaux. Aussi, à l'époque où Auguste vainqueur demeura le paisible maître de l'empire, la campagne manquait de bras; de vastes champs restaient sans culture; l'Italie, déjà si pauvre en moissons, était plus que jamais obligée de compter sur les ressources de la Sicile et de l'Égypte. Auguste voulut remédier à ce mal; et, en même temps qu'il offrait des récompenses aux cultivateurs, il désira que le génie remit en hon-

1. On croit que cet enfant est celui qu'allait mettre au jour, en 714, la femme d'Octave, Scribonia; malheureusement ce fut une fille, la fameuse Julie.

neur l'agriculture, si estimée des anciens Romains. Virgile, dans ses *Géorgiques*, devint l'interprète de la pensée du maître, comme Horace le fut si souvent dans ses odes. Il se retira à Naples, où il écrivit la plus grande partie de son poème.

Les *Géorgiques* se divisent en quatre livres: dans le premier, Virgile s'occupe uniquement de la culture de la terre; le second est consacré à la culture des arbres, et principalement de la vigne et de l'olivier; le troisième, à l'éducation des troupeaux; le quatrième traite des soins nécessaires aux abeilles. Les *Géorgiques* ne sont donc pas un poème complet sur l'agriculture; Virgile ne dit rien des jardins, par exemple. Columelle voulut plus tard combler cette lacune, et fit d'un des livres de son traité sur l'agriculture, une suite aux *Géorgiques*; mais la prose du reste de son ouvrage vaut mieux que ses vers sur les jardins.

Les poèmes didactiques ont besoin, plus que tous les autres poèmes, de ces digressions qu'on nomme *épisodes*. Quelles que soient les ressources et la féconde variété de l'écrivain, une longue série de préceptes finit toujours par avoir une certaine monotonie. Virgile, pour reposer l'esprit de son lecteur, a introduit dans son poème un certain nombre d'épisodes, admirables morceaux qui sont des chefs-d'œuvre dans un chef-d'œuvre. Ainsi, au premier livre, à propos des pronostics du temps, le récit des prodiges qui suivirent la mort de Jules César (vers 466-496); au second livre, l'éloge de l'Italie (133-173), et la description du bonheur de la vie champêtre (457-544); au troisième livre, le tableau de la vie des peuples nomades de l'Afrique et des habitants de la Scythie (339-383), et la description de la peste des animaux dans la Norique (474-566); au quatrième, l'épisode du vieillard de Cilicie (146-148), et l'épisode d'Aristée, qui renferme le récit de la descente d'Orphée aux enfers (317-557).

Les *Géorgiques* passent avec raison pour le plus parfait des poèmes didactiques: elles sont l'œuvre de la maturité de Virgile; il put y mettre la dernière main, tandis que la mort l'obligea de laisser son *Énéide* inachevée. On admire moins encore la précision dans les détails et la sûreté des connaissances, que les beautés inimitables du style. On ne trouve pas dans les *Géorgiques* cette sécheresse qu'il est si difficile d'éviter dans un poème de ce genre; tout y est animé, plein de mouvement et de vie; les animaux, les plantes même semblent avoir une âme; les images abondent; les vers charment l'oreille par leur harmonie. Delille a donné des *Géorgiques* une traduction en vers français renommée pour son élégance; mais, malgré tout son talent, il est resté bien loin de son modèle.

Un poëte presque contemporain d'Homère, Hésiode, nous a laissé sur l'agriculture un poëme didactique intitulé *les OEuvres et les Jours*, où il embrasse, dans des préceptes brefs et même un peu secs, presque tous les détails de l'économie domestique. Virgile nous dit qu'il chante dans les villes romaines les vers du vieillard d'Ascræ; mais c'est plutôt à cause de la similitude du genre d'Hésiode avec le sien qu'à cause des emprunts fort rares qu'il a faits au poëte grec. Virgile, d'ailleurs, a puisé à bien des sources: chez les Grecs, Hésiode, Aristote, Théophraste, Nicandre, Aratus, Xénophon; chez les Latins, Caton, Varron et Lucrèce, lui ont fourni la meilleure partie de ses préceptes; mais telle était l'autorité propre de son poëme, que Columelle et Plinè le citent bien souvent à l'appui de leurs idées.

L'Énéide.

Virgile avait trente-huit ans lorsqu'il entreprit l'*Énéide*; il y consacra onze années entières, et, comme nous l'avons déjà dit, il mourut avant de pouvoir l'achever. Voici l'analyse de ce poëme:

La flotte troyenne quitte les côtes de la Sicile pour gagner l'Italie; une affreuse tempête, soulevée par la haine de Junon, submerge une partie des vaisseaux et jette les autres sur le rivage d'Afrique. Didon, qui pose en ce moment les fondements de Carthage, recueille les Troyens naufragés; elle demande à Énée le récit de ses aventures. Énée lui raconte la prise de Troie par les Grecs, les oracles des dieux qui lui ont ordonné d'aller se fixer en Italie, ses longues courses sur la mer depuis sept années, enfin la tempête qui l'a forcé d'aborder en Afrique. Didon, éprise d'une violente passion pour Énée, s'efforce de le retenir à Carthage; mais Jupiter rappelle au héros les destinées qui l'attendent: Énée prend la fuite, et Didon désespérée se donne la mort. Après avoir revu la Sicile, où il fait célébrer des jeux funèbres en l'honneur de son père Anchise, Énée touche enfin la terre d'Italie. Il descend aux enfers, conduit par la sibylle de Cumès, et apprend d'Anchise les destins futurs de sa race. Le roi du Latium, Latinus, reçoit les Troyens avec amitié, et offre à Énée la main de sa fille Lavinie, déjà promise au roi des Rutules, Turnus; mais la reine Amata s'oppose à ce nouvel hymen, et Turnus prend les armes pour reconquérir sa fiancée. Énée va solliciter les secours du vieux roi Évandre, qui lui donne une troupe de cavaliers sous les ordres de son fils Pallas; il reçoit en même temps des mains de Vénus sa mère un bouclier forgé par Vulcain, et sur lequel sont représentées les grandes actions de ses descendants jusqu'à Auguste. A son retour, il trouve le camp troyen assiégé et presque pris par Turnus; une

bataille sanglante s'engage, et Énée vient mettre le siège devant la ville de Latinus. Enfin un combat singulier, où périt Turnus, termine la guerre.

L'*Énéide* avait été précédée d'un poëme sur la première guerre punique, de Névius, et du *Scipion l'Africain* d'Ennius, ouvrages complètement perdus pour nous; elle fut suivie de la *Pharsale* de Lucain, de la *Thébaïde* et de l'*Achilléide* de Stace, enfin de la *Seconde guerre punique* de Silius Italicus, qui complètent la liste des principales épopées romaines.

L'*Énéide* est le poëme national de Rome, comme l'*Iliade* est celui de la Grèce. Rome était fière de la tradition qui rattachait son origine à une colonie troyenne; la famille d'Auguste (*gens Julia*) prétendait descendre du fils d'Énée, Iule; les plus anciennes maisons de Rome se glorifiaient d'avoir pour auteur quelqu'un des compagnons de cet Énée, qui avait guidé vers l'Italie les débris d'Ilion. Virgile ne pouvait donc choisir un sujet à la fois plus intéressant et plus flatteur pour ses concitoyens que l'établissement des Troyens dans le pays latin; l'incertitude des traditions historiques lui permettait de donner à son imagination une libre carrière; sauf le nom d'Énée et la descente des Troyens en Italie, il pouvait créer à son gré les caractères, inventer ou arranger les événements: et c'est précisément cette liberté si grande accordée au poëte qui rend plus choquantes les imperfections qu'on remarque dans le plan et la conduite de l'ouvrage. Si l'on n'apercevait sans cesse, dans la pensée de Virgile, la grande figure de Rome, qui domine tout, on serait presque fondé à dire que l'intérêt général manque au poëme, parce que le héros principal n'a rien de ce qui passionne un lecteur. « Le premier défaut que l'on ait remarqué dans l'*Énéide*, dit La Harpe, c'est le caractère du héros; et c'est ici que l'on peut voir combien La Motte et consorts se trompaient quand ils reprochaient à Homère les imperfections morales de son héros, et combien Aristote en savait davantage quand il a marqué ces mêmes caractères, imparfaits en morale, comme les meilleurs en poésie. Assurément, il n'y a pas le plus petit reproche à faire au pieux Énée: il est d'un bout du poëme à l'autre absolument irrépréhensible; mais aussi, n'étant jamais passionné, il n'échauffe jamais, et la froideur de son caractère se répand sur tout le poëme. Il est presque toujours en larmes et en prières. Il se laisse très-tranquillement aimer par Didon, et la quitte tout aussi tranquillement dès que les dieux l'ont ordonné. Cela est fort religieux, mais point du tout dramatique; et le même Aristote nous a fait entendre que l'épopée devait être animée des mêmes passions que la tragédie, quand il a dit que la plupart des règles prescrites pour celle-ci étaient aussi essentielles à

l'autre. Concluons donc que le grand principe d'Aristote a été pleinement confirmé par l'expérience, puisque les deux héros de l'épopée qui aient paru les mieux choisis et les mieux conçus chez les anciens et chez les modernes, sont deux caractères passionnés et tragiques : l'Achille de l'*Iliade* et le Renaud de la *Jérusalem*. Ce dernier même est en partie modelé sur l'autre ; il est aussi brillant, aussi fier, aussi impétueux. Voilà les hommes qu'il nous faut en poésie : aussi ont-ils réussi partout ; et le caractère d'Énée n'a pas eu plus de succès au théâtre que dans l'épopée. »

Un second défaut, non moins grave que le premier, c'est que l'intérêt de l'ouvrage, au lieu d'aller toujours croissant, languit et tombe tout à coup après le sixième livre, c'est-à-dire dès le milieu du poème. Voici ce que dit Voltaire à ce sujet, dans son *Essai sur la poésie épique* : « Je viens à la grande et universelle objection que l'on fait contre l'*Énéide*. Les six derniers chants, dit-on, sont indignes des six premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux sur ce défaut ; je suis persuadé qu'il le sentait lui-même, et que c'était la vraie raison pour laquelle il avait eu dessein de brûler son ouvrage. Il n'avait voulu réciter à Auguste que le premier, le second, le quatrième et le sixième livre, qui sont effectivement la plus belle partie de l'*Énéide*. Il n'est point donné aux hommes d'être parfaits. Virgile a épuisé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la descente d'Énée aux enfers ; il a dit tout au cœur dans les amours de Didon. La terreur et la compassion ne peuvent aller plus loin que dans la description de la ruine de Troie. De cette haute élévation où il était parvenu au milieu de son vol, il ne pouvait guère que descendre. Le projet du mariage d'Énée avec une Lavinie qu'il n'a jamais vue ne saurait nous intéresser après les amours de Didon. La guerre contre les Latins, commencée à l'occasion d'un cerf blessé, ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de Troie. Il est bien difficile de s'élever quand le sujet baisse. Cependant, il ne faut pas croire que les six derniers chants de l'*Énéide* soient sans beautés : il n'y en a aucun où vous ne reconnaissiez Virgile. Ce que la force de son art a tiré de ce terrain ingrat est presque incroyable. Vous voyez partout la main d'un homme sage, qui lutte contre les difficultés : il dispose avec choix tout ce que la brillante imagination d'Homère avait répandu avec une profusion sans règle.

« Pour moi, s'il m'est permis de dire ce qui me blesse davantage dans les six derniers livres de l'*Énéide*, c'est qu'on est tenté, en les lisant, de prendre le parti de Turnus contre Énée. Je vois en la personne de Turnus un jeune prince passionnément amoureux, prêt à épouser une princesse qui n'a point pour lui de répugnance ; il est

favorisé dans sa passion par la mère de Lavinie, qui l'aime comme son fils. Les Latins et les Rutules désirent également ce mariage, qui semble devoir assurer la tranquillité publique, le bonheur de Turnus, celui d'Amata, et même de Lavinie. Au milieu de ces douces espérances, lorsqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif, arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une ambassade au roi latin pour obtenir un asile ; le bon vieux roi commence par lui offrir sa fille, qu'Énée ne lui demandait pas ; de là suit une guerre cruelle ; encore ne commence-t-elle que par hasard, et par une aventure commune et petite¹. Turnus, en combattant pour sa maîtresse, est tué impitoyablement par Énée ; la mère de Lavinie, au désespoir, se donne la mort ; et le faible roi latin, pendant tout ce tumulte, ne sait ni refuser ni accepter Turnus pour son gendre, ni faire la guerre ni la paix. Il se retire au fond de son palais, laissant Turnus et Énée se battre pour sa fille, sûr d'avoir un gendre, quoi qu'il arrive.

« Il eût été aisé, ce me semble, de remédier à ce grand défaut : il fallait peut-être qu'Énée eût à délivrer Lavinie d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune et aimable amant, qui avait tant de droits sur elle, et qu'il secourût le vieux roi Latinus au lieu de ravager son pays. Il a trop l'air du ravisseur de Lavinie. J'aimerais qu'il en fût le vengeur. Je voudrais qu'il eût un rival que je pusse haïr, afin de m'intéresser davantage au héros. Une telle disposition eût été une source de beautés nouvelles. »

Malgré tous ces défauts, qui sont graves, l'*Énéide* ne demeure pas moins le premier poème épique des Latins, et le plus parfait qui soit dans aucune langue, après l'*Iliade*. « Le second, le quatrième et le sixième livre, dit La Harpe, sont trois grands morceaux regardés universellement comme les plus finis, les plus complètement beaux que l'épopée ait produits chez aucune nation. Celui de Didon, en particulier, appartient entièrement à l'auteur ; il n'y en avait point de modèle, et c'est en ce genre un morceau unique dans toute l'antiquité. Ces trois admirables livres, l'épisode de Nisus et Euryale (livre IX), celui de Cacus (livre VIII), celui des funérailles de Pallas (livre XI), celui du bouclier d'Énée (livre VIII), sont les chefs-d'œuvre de l'art de peindre et d'intéresser en vers. Et ce qui fait en total le caractère de Virgile, c'est la perfection continue du style, qui est telle chez lui, qu'il ne semble pas donné à l'homme d'aller plus loin. Il est à la fois le charme et le désespoir de tous ceux qui aiment et

1. Le fils d'Énée, Iule, va à la chasse et blesse un cerf apprivoisé ; cet accident soulève tout le pays contre les Troyens.